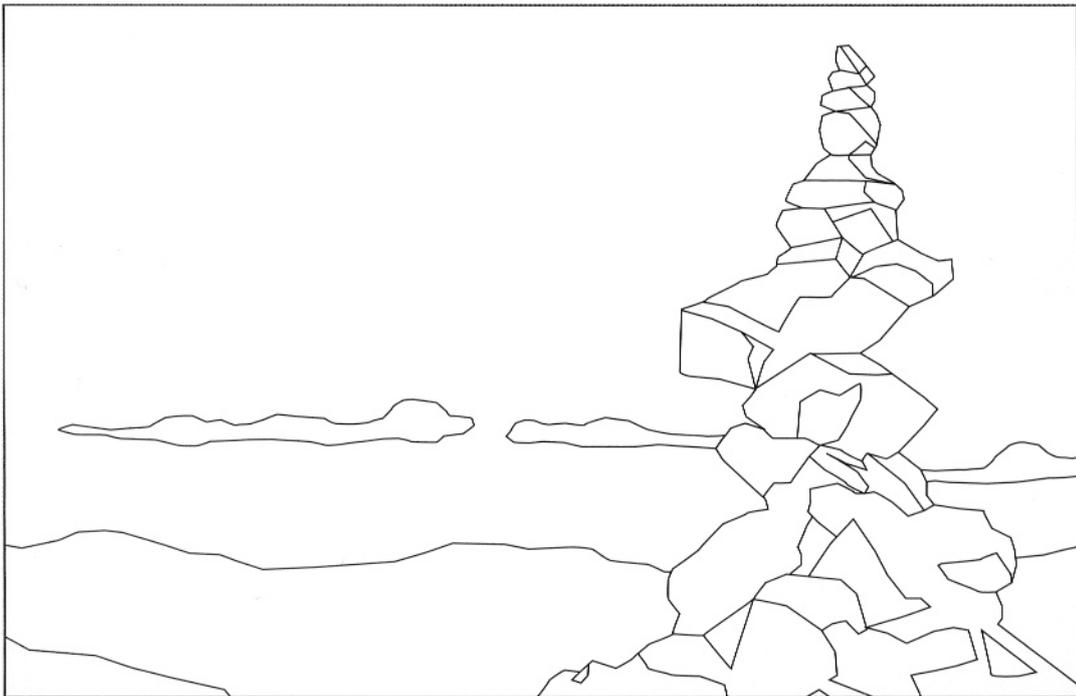


Camp Biblique Oecuménique

Vaumarcus 2004

Le Notre Père



Dossier théologique



LE NOTRE PERE

Texte œcuménique en français, 1966

Notre Père qui es aux cieux,

Que ton nom soit sanctifié,

Que ton règne vienne,

Que ta volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.

Pardonne-nous nos offenses,
comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés.

Et ne nous soumetts pas à la tentation,
mais délivre-nous du Mal.

Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire,
aux (pour les) siècles des siècles.

Amen

LE NOTRE PERE, TEXTES BIBLIQUES

Traduction soeur Jeanne d'Arc, 1992 (très proche du grec)

Matthieu 6, 9 à 13

Notre père dans les cieux,

sanctifié soit ton nom !
Viens ton royaume !
Ta volonté soit faite,
comme au ciel, sur terre aussi !

Notre pain de la journée donne-nous aujourd'hui.
Remets-nous nos dettes
comme nous aussi avons remis à nos débiteurs.

Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve,
mais libère-nous du Mauvais.

Luc 11, 2 à 4

Père,

sanctifié soit ton nom !
Viens ton royaume !

Notre pain de la journée, donne-nous chaque jour.
Remets-nous nos péchés
car nous aussi remettons à tout homme qui nous doit.

Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve.

Traduction TOB, 1994 (dire le sens plutôt que donner le mot à mot)

Matthieu 6, 9 à 13

Notre père qui es aux cieux,

fais connaître à tous qui tu es,
fais venir ton Règne,
fais se réaliser ta volonté
sur la terre à l'image du ciel.

Donne-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin,
pardonne-nous nos torts envers toi,
comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts
envers nous,
et ne nous conduis pas dans la tentation,
mais délivre-nous du Tentateur.

Luc 11, 2 à 4

Père,

Fais connaître à tous qui tu es,
Fais venir ton Règne,

Donne-nous le pain dont nous avons besoin pour chaque jour,
Pardonne-nous nos péchés,
car nous-mêmes nous pardonnons à tous ceux qui ont des torts envers
nous,
Et ne nous conduis pas dans la tentation.

INTRODUCTION AU TEXTE

La version du Notre Père que nous disons aujourd'hui, en français, est le résultat d'un accord œcuménique de 1966. Le choix a été de mettre en commun les prières en usage dans les différentes Eglises, de rester dans un style liturgique classique, pour que s'y retrouvent les gens habitués à dire le Notre Père.

On n'a pas proposé une nouvelle traduction : on n'a pas cherché des équivalences de sens qui parlent à des personnes peu au courant du langage chrétien classique, contrairement à ce qu'on peut lire dans la traduction de la TOB, par exemple. Les exégètes qui ont proposé ce texte s'en disent donc tous peu satisfaits (en particulier l'expression *ne nous soumetts pas à la tentation*), mais les Eglises ont enfin pu prier **d'une seule voix** le Notre Père.

Deux évangiles transcrivent un Notre Père, dans deux textes de longueur inégale. La prière tient en 57 mots chez Matthieu et 38 chez Luc. 26 mots sont communs aux deux, et il y a une grande convergence dans le plan comme dans le sens des demandes.

Les autres évangiles, comme le reste du Nouveau Testament, ne font aucune allusion à une prière donnée par Jésus.

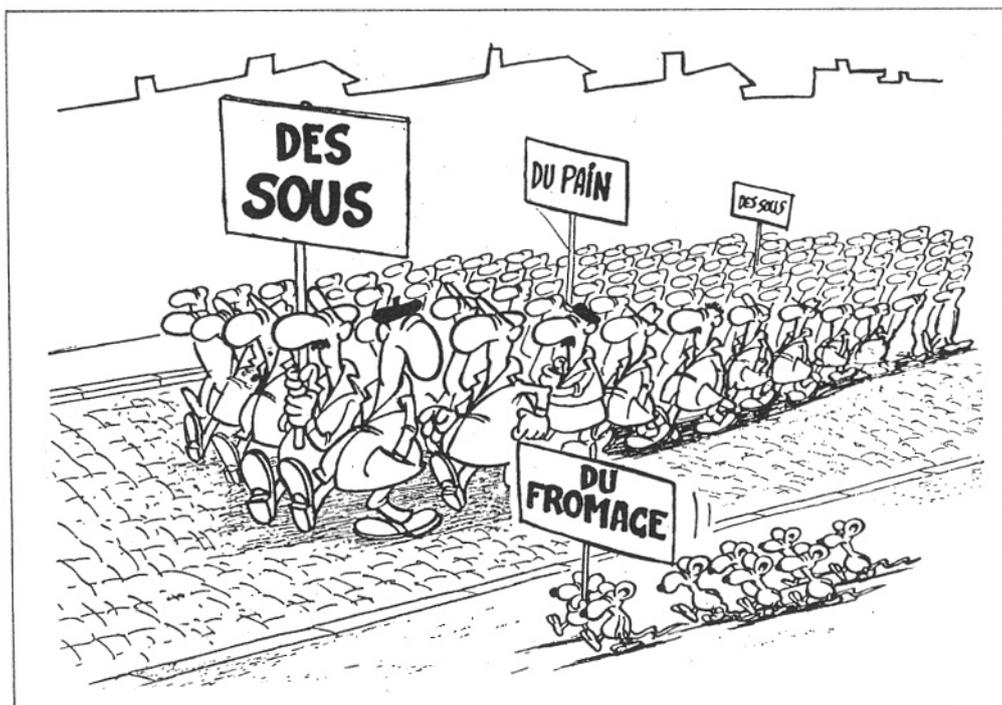
Un autre texte du premier siècle, *la Doctrine des 12 apôtres*, donne une version très proche de celle de Matthieu.

Ces variantes nous rendent attentifs au fait qu'une prière n'est pas une formule doctrinale figée, ni magique. Prier, c'est s'engager, et le Notre Père est d'abord **un modèle**. C'est une prière ouverte, sans affirmation sur Jésus, sur l'Eglise ou sur Israël, une parole à Dieu et non une parole sur Dieu. C'est ce qui lui permet d'unir plutôt que de diviser.

C'est la seule prière apprise par Jésus à ses disciples dans le Nouveau Testament.

Elle ne comporte ni plainte, ni louange, ni reconnaissance. Elle n'évoque pas une absence ou un éloignement de Dieu, mais demande la pleine manifestation d'un père commun à tous, qui ne fait que donner. Elle demande d'abord à Dieu d'être vraiment présent, puis d'assurer le nécessaire à notre survie : pain, pardon, résistance aux épreuves.

Le plus étonnant, quand on la compare avec l'ensemble des prières et des textes liturgiques, chrétiens ou non, en usage dans toutes les communautés religieuses, est son **extrême simplicité**.



LE NOTRE PERE CHEZ LUC ET MATTHIEU

Le texte du Notre Père est inséré dans des contextes différents chez Matthieu et chez Luc.

Deux points communs tout d'abord :

° La prière est dans les deux cas une création de Jésus, qui demande à ses disciples de prier avec les formules qu'il leur propose. *Vous donc, priez ainsi : ...*, dit-il chez Matthieu. *Quand vous priez, dites : ...*, déclare-t-il chez Luc.

° Prier ainsi permet dans les deux cas de se distinguer de l'entourage (juifs, païens, disciples de Jean Baptiste).

Chez Luc

Le Notre Père est donné dans le début de la troisième section de l'évangile, qui commence en 9, 51 : la montée de Jésus à Jérusalem (après les récits de l'enfance - Luc 1 à 3 - et les débuts de son ministère et de son enseignement - Luc 4 à 9, 50).

Il n'y a pas d'indication particulière de lieu. Comme Jésus est *quelque part en prière*, un disciple lui demande de **leur apprendre à prier**, comme Jean Baptiste l'a fait pour ses disciples (on ignore tout du contenu de l'enseignement du Baptiste à ce sujet). Le Notre Père est clairement donné chez Luc comme la manière d'imiter l'exemple de Jésus et, accessoirement, de marquer une spécificité des disciples du Christ par rapport aux prières des disciples de Jean.

Le Notre Père est inséré entre le récit sur Jésus chez Marthe et Marie (Luc 10, 38 à 42) et la parabole de l'ami qui finit par se lever au milieu de la nuit pour donner du pain à son ami, conclue par : *Demandez, et on vous donnera* (Luc 11, 5 à 10).

Chez Matthieu

Le Notre Père fait partie du sermon sur la montagne (Mt 5 à 7). Il est donné au milieu d'une série de recommandations sur les pratiques de piété. Jésus reprend l'énumération des obligations juives traditionnelles : aumône, prière, jeûne.

A chaque fois, Jésus dit : ne faites pas pour être vus, mais faites en secret...

A chaque fois, il y parle de Dieu comme père.

Le Notre Père est inséré entre la consigne sur la prière et celle sur le jeûne. Le Christ précise d'abord : priez ainsi, et non pas comme les juifs qui prient pour se faire voir ou les païens qui accumulent les paroles.

Plan du début du sermon sur la montagne :

1. 9 béatitudes (*bienheureux...* – Chouraqui traduit : *en marche*)
5, 1 à 16
2. 6 antithèses (*on vous a dit... mais moi je vous dis...*)
fin du chap. 5
3. Consignes relatives aux trois œuvres juives traditionnelles :
 - a. **l'aumône**, 6, 1 à 4 : ne fais pas / fais
 - b. **la prière**
 - b.1 6, 5 à 6 : ne faites pas / faites
 - b.2 Insertion, divisée en :
 - b.2.1 Ne faites pas comme les païens / mais dites :
 - b.2.2 Notre Père...
 - b.2.3 Pardonnez et Dieu pardonnera
 - c. **le jeûne**, 6, 16 à 18 : ne faites pas / fais

Demande et tu recevras.



Unissons nos voix dans
la prière...



Seigneur, donne-mous
aujourd'hui...



--notre pain
quotidien!

--une solution
pour nos
excédents de
céréales!



PLAN DU NOTRE PERE

- I. Adresse, ou invocation Mt 6, 9 / Lc 11, 2
Dieu comme père, enfants qui prient ensemble
- II. Demandes en tu 2 en Lc : 11, 2
 3 en Mt : 6, 9 à 10
D'abord la personne et l'action de Dieu
- III. Demandes en nous 3 en Lc : 11, 3 à 4
 3 ou 4 en Mt : 6, 11 à 13
Ensuite, les besoins et les demandes des croyants
- IV. Acclamation (doxologie)
Gloire à Dieu

Remarques

1. Le même plan se retrouve chez Luc et Matthieu, même si Matthieu a plus d'éléments que Luc.
2. Il est totalement impossible de retrouver un texte original à partir des deux textes évangéliques. On peut aussi bien prétendre que Matthieu développe à partir d'une source commune plus courte, comme il le fait souvent, que dire que Luc transforme ou supprime des expressions qui ne parlent pas à des croyants de culture non-juive. Pour les détails point à point, voir les chap. 6 à 9 du dossier.
3. Même si on retrouvait un texte dont on pourrait prouver qu'il est à la base des deux versions du Notre Père que nous connaissons, nous ne pourrions pas encore dire que nous avons les paroles données par Jésus, qui n'enseignait de toute façon pas en grec.
4. On peut compter 3 ou 4 demandes en nous chez Matthieu, selon qu'on sépare ou non en deux la phrase : *ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du mal.*

NOTRE PERE ET PRIERES JUIVES

Deux prières en usage dans les synagogues dès le temps de Jésus ou peu après, prières qu'on récite encore aujourd'hui, sont centrales pour le judaïsme : *les 18 bénédictions*, et *le Qaddish*. On peut faire des liens entre elles et le Notre Père autour de l'expression *notre père*, et autour des thèmes du nom et du règne.

Présentation de ces deux prières, et quelques extraits :

Les 18 bénédictions

De manière générale, la prière juive est avant tout bénédiction. La formule classique : *Béni est le Seigneur !* termine de nombreux psaumes. Les bénédictions liturgiques complètes mentionnent le nom de Dieu, les 4 lettres YHWH qu'on remplace oralement par « Seigneur », et sa royauté : *Béni es-tu, Seigneur, notre Dieu, roi du monde.*

La prière dite des 18 bénédictions, récitée trois fois par jour par tout juif pieux, est surnommée *la prière par excellence*. Elle est composée d'abord de louanges à la toute-puissance et à la sainteté de Dieu, puis de demandes.

L'expression **notre père** y paraît trois fois :

Dans la 5^e bénédiction :

Fais-nous revenir, notre père, à ta loi.

Rapproche-nous, notre roi, de ton service et fais-nous revenir à toi dans une repentance parfaite.

Béni es-tu, seigneur, qui se complait dans la repentance.

Dans la 6^e :

Pardonne-nous, notre père, car nous avons péché.

Fais-nous grâce, notre roi, car nous avons failli.

Car tu es celui qui fait grâce et pardonne.

Béni es-tu, seigneur, qui fait grâce et multiplie le pardon.

Dans la bénédiction finale (en fait une 19^e bénédiction, fruit d'un rajout, mais qui n'a pas changé le titre de la prière) :

Répands la paix, le bonheur et la bénédiction, la grâce, l'amour et la miséricorde sur nous et sur tout ton peuple Israël.

Bénis-nous, notre père, tous ensemble de la lumière de ta face, car c'est à la lumière de ta face que tu nous as donné, Seigneur, notre Dieu, la loi de vie, l'amour de la bonté, la justice, la bénédiction, la miséricorde, la vie et la paix.

Qu'il soit bon à tes yeux de bénir ton peuple Israël en tout temps et à toute heure par ta paix.

Béni es-tu, Seigneur, qui bénit son peuple Israël par la paix.

La **sanctification du nom** de Dieu paraît deux fois :

Dans la 3^e :

Tu es saint, et ton nom est saint. Et les saints chaque jour te loueront.

Béni es-tu, seigneur, le Dieu saint !

Nous sanctifierons ton nom dans le monde, comme on le sanctifie dans les hauteurs célestes, ainsi qu'il est écrit par ton prophète : Saint ! saint ! saint est le seigneur des armées, sa gloire remplit toute la terre (reprise d'Esaïe 6, 3).

Dans la 18^e :

Tes bontés ne tarissent pas ! Depuis toujours notre espoir est en toi. Que pour cela, ton nom soit béni et exalté, ô notre roi, toujours et à jamais.

Le **règne** y est aussi demandé :

Dans la 11^e :

Rétablis nos juges comme aux temps anciens et nos conseillers comme à l'origine ; éloigne de nous affliction et tristesse.

Et règne sur nous, toi seul, Seigneur, avec amour et miséricorde ; et justifie-nous dans ton jugement.

Le qaddish

La prière dite du qaddish - qui signifie : saint - est une prière de demande de la venue du royaume des cieux. Elle est dite en araméen, sauf la dernière phrase, qui est en hébreu. Chaque partie est scandée par un Amen final. On y trouve aussi l'expression *père* pour parler de Dieu, l'utilisation systématique du terme *le nom* pour remplacer YHWH ou Dieu, la sanctification du nom et la venue du règne. En voici le texte :

Que soit magnifié et sanctifié son grand Nom dans le monde qu'Il a créé selon sa volonté ; et qu'Il établisse son règne de votre vivant, et de vos jours et du vivant de toute la maison d'Israël, bientôt et dans un temps proche, et dites : Amen !

*Que son grand Nom soit béni à jamais et d'éternité en éternité !
Que soit béni et célébré, glorifié et exalté, élevé et honoré, magnifié et loué, le Nom du Saint, béni soit-Il ! Lui qui est au-dessus de toute bénédiction et de tout cantique, de toute louange et de toute consolation qui sont proférées dans le monde, et dites : Amen !*

Que les prières et supplications de tout Israël soient accueillies par leur père qui est aux cieux, et dites : Amen !

Que la plénitude de la paix nous vienne des cieux, ainsi que la vie, pour nous et pour tout Israël, et dites : Amen !

Que Celui qui établit la paix dans ses hauteurs l'établisse sur nous et sur tout Israël, et dites : Amen !

Autres prières

D'autres prières à peu près contemporaines de Jésus parlent de Dieu comme d'un père, prières quotidiennes elles aussi. Extraits :

D'un amour innombrable tu nous as aimés, seigneur, notre Dieu. Dans ta grande et surabondante miséricorde, tu as eu pitié de nous, notre père ! Notre roi ! A cause de nos pères qui ont eu confiance en toi et à qui tu as enseigné les lois de la vie, aie pitié de nous et enseigne-nous. Notre père ! Père de miséricorde, le miséricordieux ! Aie pitié de nous !...

O notre père, père miséricordieux, fais-nous miséricorde...

O Dieu, notre père, notre roi, o roi plein de bonté...

On trouve enfin dans le Talmud la phrase : *Notre père qui es aux cieux, béni soit ton grand nom*. Mais la formule pourrait être beaucoup plus tardive, voire reprise des communautés chrétiennes.

On l'aura remarqué, si des expressions isolées rappellent de près celles du Notre Père, en particulier sur sa paternité, la grandeur de son nom et la venue de son règne, **le style général est radicalement différent**. Les prières liturgiques, tant juives que chrétiennes, semblent sujettes à une inflation verbale bien éloignée des termes et de la sobriété du Notre Père, ou même des Psaumes.

L'ADRESSE

S'adresser à Dieu comme à un père n'est pas propre au christianisme. Les Sumériens anciens le faisaient déjà au moins 3000 ans avant, et chez les Grecs Zeus est appelé *père* en tant que maître de l'univers.

Dieu père dans l'Ancien Testament

L'expression n'est pas fréquente, on la trouve une quinzaine de fois.

On peut s'y adresser à Dieu comme à un **père collectif**, comme en Esaïe 63, 16 (vers 530 avant Jésus) :

C'est que notre Père, c'est toi ! Abraham en effet ne nous connaît pas, Israël ne nous reconnaît pas non plus ; c'est toi, SEIGNEUR, qui es notre Père, notre rédempteur depuis toujours, c'est là ton nom.

On y parle aussi à un **père individuel**, comme en Jérémie 3, 19 :

Moi je m'étais dit : "Oh ! Comme je voudrais te distinguer parmi les fils, te donner un pays de cocagne, un patrimoine qui soit, parmi les nations, d'une beauté féérique". Et je disais : "Vous m'appellerez : «Mon Père», vous ne vous détournerez plus de moi".

Dieu père dans le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament utilise beaucoup le mot *père* pour Dieu. Le champion de la formule est l'évangile de Jean, où Jésus parle 50 fois du père. Matthieu le suit de près, avec 12 fois *père qui es(t) aux cieux*, 7 fois *père céleste*, et 17 autres fois *père* à propos de Dieu.

On trouve aussi 3 fois *abba* : mon père, en araméen (l'hébreu dit : *abi*). Jésus s'adresse ainsi à Dieu en Marc 14, 16, à Gethsémani. C'est aussi le cri des enfants adoptifs que nous sommes sous l'inspiration du Saint Esprit, d'après Galates 4, 6 et Romains 8, 15.

On a beaucoup dit et écrit qu'*abba* était l'équivalent de *papa*. Ce n'est que partiellement vrai. *Abba* est effectivement un terme affectueux, mais il marque aussi le respect : c'est le mot qu'utilise un enfant pour son père, mais aussi un adulte s'adressant à un vieillard et un disciple à son maître.

Dans le Notre Père

L'adresse est simple et unique, pas grandiose ni accumulative. On ne dit ni Seigneur, ni roi, ni Eternel... Dieu n'est pas évoqué selon les titres officiels de l'Ancien Testament (par exemple : *Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob*, ou *Tout-Puissant*, ou *YHWH*), mais seulement en tant que père.

Luc pousse d'ailleurs la simplicité à l'extrême, avec seulement : *Père*.

Père, c'est d'abord le géniteur, celui **qui donne la vie**, proche et aimant. « Etre père, c'est aimer quelqu'un avant qu'il vous aime, quand il ne vous aime pas encore, quand il n'existe pas encore. C'est aimer quelqu'un gratuitement, sans qu'il ait rien fait pour vous » (Louis Evely).

Comme le dira Matthieu au chapitre suivant (7, 9 à 11) : un père humain donne de bons dons à ses enfants, alors encore plus le père qui est aux cieux.

La prière est toute en *nous* : c'est **notre** père, pas **mon** père ! Ceux qui l'invoquent le font ensemble, ils sont dans une communauté. Mais la communauté n'est pratiquement pas définie. On nous signale juste qu'il s'agit de disciples, terme vague pouvant englober toute la foule qui écoute Jésus (Matthieu 5, 1).

Dieu père est aussi attentif aux besoins de ses enfants : *il sait ce qu'il vous faut*, dit Jésus juste avant de donner sa prière (Matthieu 6, 7 à 8). C'est le même père céleste qui nourrit les oiseaux, dans le texte sur les soucis, texte qui suit de peu le Notre Père, toujours chez Matthieu (6, 25 à 34).

Qui es aux cieux

L'expression *les cieux*, au pluriel, est typique d'un milieu de culture juive, comme la communauté à laquelle appartient Matthieu.

Pour l'Ancien Testament, les cieux sont bien sûr le lieu de **la résidence de Dieu**. Psaume 33, 14 par exemple : *Des cieux, le SEIGNEUR regarde et voit tous les hommes. Du lieu où il siège, il observe tous les habitants de la terre...*

Les cieux, c'est donc l'ailleurs, et pourtant, Dieu est invoqué en tant que père, donc proche.

Qui es aux cieux : l'expression est typique de Matthieu, qui parle 34 fois du royaume des cieux (les autres auteurs du Nouveau Testament parlent du royaume de Dieu), et utilise 12 fois *père qui es(t) aux cieux*. Dont une autre fois en relation à la prière :

Si deux d'entre vous, sur la terre, unissent leur voix pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon père qui est aux cieux (Matthieu 18, 19).

A part chez Matthieu, on ne retrouve qu'une fois le *père qui est aux cieux* dans le Nouveau Testament, dans Marc 11, 25 : *Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, pour que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes.*

NOM, REGNE ET VOLONTE

Les trois demandes en « tu »

Les trois premières demandes du Notre Père sont orientées sur l'accomplissement du plan de Dieu : que Dieu prenne sa place ici, que ses desseins se réalisent.

On a trois fois la même structure de phrase :

- le verbe, à l'impératif
- le sujet des verbes, trois mots se terminant en grec par le son « a »
- le pronom personnel : de toi

Autrement dit :

- | | | | |
|---|-----------------------|-------------------|---------------|
| - | <i>soit sanctifié</i> | <i>le nom</i> | <i>de toi</i> |
| - | <i>vienne</i> | <i>le règne</i> | <i>de toi</i> |
| - | <i>soit faite</i> | <i>la volonté</i> | <i>de toi</i> |

Ce qui donne une **unité de rythme et de rimes** aux trois demandes, bien adaptée à une prière orale dite ensemble.

Les verbes sont à l'aoriste, un temps grec qui indique une action normalement ponctuelle et décisive, une fois pour toutes. Un agir progressif ou dans la durée demande plutôt le présent.

L'enjeu de la question du temps des verbes n'est pas grammatical, la signification profonde des demandes en dépend. Le Notre Père demande-t-il de manière pressante la venue du règne de Dieu, celui de la fin des temps, soit une action décisive que **Dieu seul** peut effectuer ? Ou la prière demande-t-elle à Dieu d'insuffler progressivement son règne en nous, impliquant dans la demande un **engagement des croyants** dans l'histoire ? Les avis sont bien sûr très partagés sur la question, comme nous le verrons pour chaque demande.

Si on s'en tient à la règle habituelle des temps des verbes, on doit opter pour l'idée d'une demande pressante à Dieu d'intervenir maintenant, de

faire connaître son saint nom, d'établir tout de suite **son règne final**, donc sa volonté sur la terre. La traduction de la TOB opte clairement pour ce sens, majoritaire chez les exégètes d'aujourd'hui.

Mais on peut aussi remarquer qu'on trouve l'impératif aoriste de manière générale dans les prières sans toujours inclure l'idée d'une fois pour toutes, y compris dans la suite du Notre Père : *donne-nous aujourd'hui notre pain* est à l'aoriste chez Matthieu, tout en indiquant une action qui dure et se renouvelle... chaque jour !

La question est donc théologique et reste ouverte. Les deux accents : d'un côté demander à Dieu quelque chose que lui seul peut faire, et de l'autre lui demander d'agir par nous, sont d'ailleurs plus complémentaires que contradictoires.

Le nom

Les juifs disent très souvent *le nom* pour dire Dieu, ce qui évite d'utiliser son nom propre. Car nommer, c'est dominer, comme Adam, appelé à dominer la terre, nomme les animaux. C'est pourquoi le nom *YHWH*, s'il reste écrit dans l'Ancien Testament, ne se prononce jamais. On le remplace par *Seigneur*. C'est pour cela que la TOB transcrit toujours *YHWH* par *SEIGNEUR* (en majuscules).

Le nom représente vraiment la personne. Donner son vrai nom, c'est livrer **son identité profonde**, s'ouvrir en totale confiance, et ce dans la plupart des civilisations. Quand Sylvebarbe rencontre les hobbits Merry et Pippin, au milieu du Seigneur des Anneaux, il n'en revient pas qu'ils lui donnent tout de suite les noms qu'ils utilisent entre eux pour s'appeler. Cela ne se fait pas, c'est inconvenant et dangereux !

D'un autre côté, il faut connaître au moins un des noms de quelqu'un pour s'adresser à lui. Connaître le nom de Dieu permet d'établir **une relation** avec lui. Dieu lui-même révèle solennellement son nom à Moïse, au sein du buisson ardent. L'explication du nom *YHWH* donnée à cette occasion :

Je suis qui je suis, ou je serai là quand je serai là, donne une identité de Dieu sans l'enfermer dans un nom trop précis. C'est le nom de celui qui existe, et cet aspect de son être doit suffire à l'humanité.

Que ton nom soit sanctifié

Pour la bible, le nom de Dieu est saint. Le mot *saint* inclut les idées de séparation par rapport au monde profane et de puissance spirituelle. Deux exemples : Psaume 111, 9 : *son nom est saint et terrible* ; et Luc 1, 49 (le Magnificat) : *parce que le tout puissant a fait pour moi de grandes choses : saint est son nom.*

Dieu, ou son nom, est saint parce qu'il est tout autre et parce qu'il veut faire participer les hommes à ce qu'il est. Il les sanctifie.

Du point de vue des hommes, tenir compte de cette sainteté, c'est *sanctifier le nom* de Dieu. On observe deux sens différents de cette expression suivant les contextes :

1. Sanctifier le nom de Dieu, c'est **le reconnaître comme saint**, c'est le vivre.

C'est un appel, une exhortation, comme par exemple en Lévitique 22, 31 à 32 : *Vous garderez mes commandements et les mettrez en pratique. C'est moi, le SEIGNEUR. Vous ne profanerez pas mon saint nom, afin que je sois sanctifié au milieu des fils d'Israël ; c'est moi, le SEIGNEUR, qui vous sanctifie.*

Ou en Esaïe 29, 23 : *Ils sanctifieront mon nom, ils sanctifieront le Saint de Jacob.*

Une prière juive du sabbat reprend l'idée en la mettant en rapport avec le célèbre texte d'Esaïe 6, 3, qu'elle cite : *Nous t'exaltons et nous te sanctifions à l'exemple de la parole mystérieuse des saints séraphins qui, saintement, sanctifient ton nom, ainsi qu'il est écrit par le prophète : « Ils se criaient l'un à l'autre : Saint ! Saint ! Saint est le Seigneur des armées, sa gloire remplit toute la terre ».*

2. Ailleurs, c'est **Dieu lui-même qui sanctifie son nom**, par ses interventions qui sauvent. C'est la promesse que le nom de Dieu, profané par la désobéissance, sera à nouveau grand parmi les peuples, et enfin reconnu par tous.

Exemple : Ezéchiel 36, 22 à 24 :

C'est pourquoi, dis à la maison d'Israël : Ainsi parle le Seigneur DIEU : Ce n'est pas à cause de vous que j'agis, maison d'Israël, mais bien à cause de mon saint nom que vous avez profané parmi les nations où vous êtes venus.

Je montrerai la sainteté de mon grand nom qui a été profané parmi les nations, mon nom que vous avez profané au milieu d'elles ; alors les nations connaîtront que je suis le SEIGNEUR - oracle du Seigneur DIEU - quand j'aurai montré ma sainteté en vous sous leurs yeux : je vous prendrai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays et je vous amènerai sur votre sol.

Dans le Notre Père, en lien avec la venue du règne et la volonté de Dieu, on se situe plutôt dans la perspective numéro 2 : *accomplis tes promesses, Père*. Jésus dirait donc : le temps de l'accomplissement est arrivé, Dieu lui-même va faire connaître son saint nom.

Mais comme il n'y a pas d'agent au verbe passif, l'autre sens : *que les hommes sanctifient ton nom*, reste possible, bien que moins probable.

Que ton règne vienne

Qu'on lise dans une bible en français les mots *règne*, *royaume*, ou *royauté*, ce sont trois traductions du même mot grec. C'est le contexte qui décide : on dit plutôt *règne* en rapport avec l'action de Dieu, et *royaume* quand l'image est spatiale, comme par exemple *entrer dans le royaume*.

En Luc 17, 20, les Pharisiens demandent : *quand donc vient le règne de Dieu ?* Jésus répond : *il ne vient pas comme un fait observable*, et ajoute : *en effet, le règne de Dieu est parmi vous* (ou *en vous*, traduction plus exacte).

Dans le Notre Père, la demande du règne est-elle alors une demande pressante, personnelle à Dieu : viens régner totalement, et vite ? Comme le *marana tha : Notre Seigneur, viens*, de I Corinthiens 16, 22 ou d'Apocalypse 22, 20 ?

Ou est-ce une demande de la venue du règne dans la foi d'aujourd'hui à l'image de la parole de Luc 17, 20 ? Demande que le royaume se fasse place aujourd'hui parmi nous ? En ce sens, on pourrait dire, avec la suite de la prière, que le règne vient avec le pain, le pardon et la délivrance du mal.

Comme pour la sanctification du nom, les deux sens sont possibles, même si le contexte plaide plutôt pour une demande de la venue du royaume avec puissance, temporelle, comme en Marc 9, 1, où Jésus déclare : *Parmi ceux qui sont ici, certains ne mourront pas avant de voir le règne de Dieu venir avec puissance.*

Que ta volonté soit faite

La phrase n'est que chez Matthieu. C'est un éclaircissement des deux premières demandes, ou de la deuxième : l'instauration de la volonté de Dieu permet la venue du règne.

Un autre passage de Matthieu (7, 21) éclaire la relation entre règne et volonté de Dieu : *Il ne suffit pas de me dire : Seigneur, seigneur ! pour entrer dans le royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon père qui est aux cieux.*

De nouveau, deux pistes de sens sont possibles.

Si on pense que Jésus fait appel à une intervention décisive de Dieu, le début du Notre Père dit alors : achève ton œuvre de salut, accomplis ton projet pour la terre définitivement, la clé de l'histoire est entre tes mains.

Si on est dans une perspective de lente transformation du monde par l'action de Dieu dans les croyants, on dira plutôt que la venue du règne s'effectue à travers l'accomplissement de sa volonté dans notre quotidien, et que nous demandons de l'aide pour créer un espace pour la volonté de Dieu en nous.

Puisque, comme pour le nom sanctifié, il n'y a pas d'agent du verbe au passif, on peut dire que la volonté peut être mise en œuvre et par Dieu et par les hommes.

Enfin, l'expression peut rappeler la prière de Jésus à Gethsémani : *non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.*

Sur la terre comme au ciel

Allez savoir pourquoi la traduction française inverse l'ordre des mots de l'original, qui dit très exactement : *de même que dans le ciel, de même aussi sur la terre !*

Comme la volonté du père est déjà instaurée dans l'espace qui est le sien, il convient de réaliser le même projet partout. Le sens de la prière va bien du ciel sur la terre, avec les demandes touchant le père céleste au début, puis les besoins des hommes sur la terre.

Ciel et terre, c'est l'ensemble du créé, comme le montre Genèse 1,1 : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.*

En grec comme dans la traduction française, le mot ciel est ici au singulier, contrairement à l'adresse chez le même Matthieu, où il était au pluriel.

PAIN, PARDON ET TENTATION

Les trois demandes en « nous »

Dans la lumière du règne, ce qu'il faut pour vivre : pain en suffisance, pardon et délivrance du mal.

La prière change de style, adopte d'autres constructions de phrases, avec des demandes précises et directes à Dieu pour aujourd'hui : *donne, pardonne, épargne, délivre.*

Notre pain...

La demande paraît simple, mais l'adjectif qui qualifie le pain est un mot qui n'existe pas en grec, comme le remarquaient déjà les Pères de l'Eglise de langue maternelle grecque !

L'adjectif – le même chez Matthieu et chez Luc - est *épiousios*. Il doit dériver du verbe *épeimi*, qui a deux sens. Le premier est local : être au-dessus ou en avant de. Le second est temporel : être à la suite de, suivre.

Epiousios peut alors signifier :

a. à partir du sens local, **pain d'en haut** (pain de Dieu, pain essentiel ou pain vital).

b. à partir du sens temporel, le **pain du jour à venir**, avec un léger flou pour savoir si on parle d'aujourd'hui ou de demain.

Et si on opte pour demain, ce qui semble plus juste au niveau du sens du verbe *épeimi*, on peut encore hésiter entre deux possibilités.

La première au sens concret du terme : le pain de demain – l'ouvrier payé à la journée demande d'avoir ce qu'il faut pour manger demain !

Deuxième possibilité, un sens imagé : le jour de Dieu, le temps de Dieu qui vient. Dans ce sens, on rapproche le pain du Notre Père de celui de l'eucharistie. Et on parlera non plus de pain matériel, mais de *ce qui est le plus essentiel à la vie.*

La traduction en syriaque du Nouveau Testament, très ancienne, dit : *le pain de notre besoin*.

Jérôme, auteur de la version latine devenue officielle (dite la Vulgate), traduit une fois l'adjectif par *supersubstantiel*, chez Matthieu, et l'autre fois par *quotidien*, chez Luc !

Comme on a déjà une notation temporelle dans la phrase, avec les mots *aujourd'hui* (Matthieu) ou *chaque jour* (Luc), beaucoup concluent qu'il faut plutôt opter pour *le pain dont nous avons besoin*.

Mais on peut aussi très bien traduire : *donne-nous aujourd'hui notre pain d'aujourd'hui*, formule non pas répétitive, mais qui insiste sur le besoin immédiat, et lui seul.

Quelle que soit l'option de sens de l'adjectif, la demande fait penser à la **manne** que Dieu envoie au peuple hébreu affamé dans le désert (Exode 16). La manne tombe en quantité suffisante chaque jour, mais on ne peut la stocker : elle pourrit dès qu'on en veut faire des réserves (sauf le vendredi, puisque la boulangerie céleste est bien sûr fermée le sabbat).

Le premier don de Dieu qui est demandé, c'est le pain indispensable pour survivre dans l'immédiat. Et c'est **notre** pain, comme le père est **notre** père, un pain communautaire, partagé.

Noter pour terminer une différence d'expression entre Matthieu et Luc :

Matthieu utilise le verbe à l'aoriste et parle d'*aujourd'hui*, ce qui tend vers l'idée d'immédiateté.

Luc utilise le verbe au présent et parle de *chaque jour*, induisant l'idée de durée, du don répété jour après jour.

Le pardon, ou les dettes

Juste après le pain, le pardon. Nous mourons si nous ne recevons pas de pardon aussi bien que si nous sommes privés de pain.

Chez Matthieu, le mot utilisé est *dettes*.

Luc utilise d'abord le mot *péchés*, puis revient à l'image des dettes : *comme nous remettons à chacun qui nous est débiteur*.

L'image des dettes est fréquente dans le Nouveau Testament, aussi bien au sens matériel que **spirituel**. Par exemple :

° Matthieu 18, 23 à 35 : le débiteur impitoyable, celui à qui on a effacé une dette de 30 ans de salaire et qui ne veut pas, à la suite, annuler une petite créance. Sa dette était annulée. Mais son refus d'entrer dans le jeu de remise des dettes – et voyez la hargne avec laquelle il se comporte - le remet, par la suite, en position de débiteur.

° Luc 7, 41 à 43 : la comparaison des deux débiteurs (qui aimera le plus, celui à qui on a remis la petite ou la grande dette ?).

° Luc 16, 1 à 8 : le gérant qui réduit les dettes pour se faire des amis.

° Romains 13, 8 : après l'injonction de la soumission aux autorités, Paul ajoute cette belle et un peu mystérieuse formule : *n'ayez aucune dette envers qui que ce soit, sinon celle de vous aimer les uns les autres*.

Il faut aussi se rappeler qu'à l'époque une dette est vite une véritable catastrophe : en cas de non-remboursement, et même si la dette n'est pas monstrueuse, on risque la prison ou l'esclavage.

Les dettes sont à la fois des images des rapports entre Dieu et les hommes et des humains entre eux : **le péché est comme une dette concrète**, aussi bien vis-à-vis de Dieu que de mes voisins.

Autrement dit, le péché n'est pas d'abord une violation de principes, ou un mauvais sentiment ; c'est une faute concrète dans la relation à Dieu et à autrui, c'est ne pas leur donner ce qui leur est dû.

Comme nous aussi...

La suite de la phrase rompt avec le rythme des autres demandes, toutes brèves, du Notre Père. C'est aussi la seule mention d'une action humaine dans la prière. Se pose alors la question du **rapport** entre le pardon de Dieu et celui des hommes.

Notons d'abord que les mots *comme* et *aussi* se rapportent à *nous*, et non pas au verbe. On devrait traduire, d'après Matthieu : *comme nous aussi, nous pardonnons*, et non pas : *comme nous pardonnons aussi*. Ou d'après Luc : *comme nous-mêmes nous pardonnons*.

Reste la question : mon pardon aux autres humains est-il un présupposé, une condition nécessaire à la miséricorde divine ?

Le Notre Père est en effet immédiatement suivi du commentaire suivant, chez Matthieu (6, 14 à 15) :

En effet si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes.

Pour bien comprendre **le lien entre pardons divin et humain**, il faut se souvenir que ces paroles s'adressent à des gens engagés, des gens déjà entrés dans le cycle du pardon. Des gens qui se savent déjà pardonnés, totalement, comme le débiteur de la parabole de Matthieu 18.

L'annonce du pardon de Dieu est première : bonne nouvelle (*év – angile*). Bonne nouvelle : vous êtes débarrassés des vieux règlements de comptes, frayez avec les pécheurs, effacez les ardoises, comme Dieu !

Accepter l'évangile, c'est **entrer dans le jeu du pardon**. Et au milieu de la prière, Jésus renvoie aux règles fondamentales du jeu. Un jeu de dettes remises et de torts à réparer, très concrètement.

Des règles rappelées ailleurs dans les évangiles. Par exemple :

° Matthieu 5, 23 à 24 : *Quand donc tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton*

offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande.

° Marc 11, 25 : *Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, pour que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes.*

° Luc 6, 37 : *Ne vous posez pas en juges et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, acquittez et vous serez acquittés.*

° Matthieu 5, 7 : *Heureux les miséricordieux, il leur sera fait miséricorde.*

Il y a bel et bien **parallélisme des deux pardons** : la vérité de notre demande se vérifie par ce que nous faisons nous-mêmes... à la suite de Dieu. Nous avons à pardonner comme nous le demandons. Pardon divin et pardon humain sont effectivement inséparables. Au départ, le pardon humain est une conséquence du pardon divin, non une condition de ce pardon. Mais quand on est entré dans le jeu, alors c'est la poule et l'œuf.

La tentation

La fin de la prière va crescendo, au sens dramatique du terme :

- Libère-nous de nos dettes, débarrasse-nous de leur poids
- Epargne-nous la tentation, évite-nous les situations critiques
- Arrache-nous au mal, sors-nous définitivement de son pouvoir

Le mot grec, *peirasmós*, peut avoir le sens de tentation, d'épreuve, ou de difficulté.

Jésus parlant à ses disciples vers la fin de l'évangile de Luc, leur dit : *Vous êtes restés avec moi dans mes épreuves (22, 28).*

C'est le mot pour l'épreuve dans le désert, au début du ministère de Jésus, quand il est confronté aux offres du malin.

C'est aussi la tentation conduisant au péché.

Deux sortes d'épreuves peuvent être décrites dans ce mot :

° Il peut s'agir des **épreuves de la fin** des temps, comme dans les discours de Jésus juste avant sa passion (ce qu'on appelle les apocalypses synoptiques, voir Marc 13, Matthieu 24, Luc 21).

° Ou des **épreuves de la vie** présente et quotidienne, la tentation d'aujourd'hui.

En français, le Notre Père demande à Dieu de *ne pas nous soumettre* à la tentation. La traduction est abominable, et ceux-là mêmes qui l'ont proposée aux Eglises s'en sont rapidement mordu les doigts.

Le verbe grec est *eisphero* : emporter, introduire, porter dans, au sens physique. C'est le verbe utilisé pour les porteurs qui cherchent à faire entrer le paralytique dans la maison où parle Jésus, et qui finissent par découper le toit pour y arriver.

La tentation est donc **une zone dangereuse**, un espace auquel nous sommes de toute façon confrontés. Nous demandons alors à Dieu : *ne nous y emmène pas*. Dieu est vu là un peu comme un guide, qui ne doit pas nous emmener dans des endroits trop dangereux pour nous.

Ce qui montre qu'il est faux de croire que l'épreuve a une vertu sanctifiante, puisqu'on demande à Dieu de ne pas nous y plonger. Le Nouveau Testament affirme en effet ailleurs que l'épreuve est l'œuvre du malin, jamais de Dieu : *Que nul, quand il est tenté, ne dise : "Ma tentation vient de Dieu". Car Dieu ne peut être tenté de faire le mal et ne tente personne* » (Jacques 1, 13).

La prière est un des chemins à prendre face au danger d'entrer dans l'espace où on est affronté trop violemment à la puissance maligne : *Veillez et priez afin de ne pas tomber au pouvoir de la tentation*, dit Jésus aux disciples à Gethsémani, en Marc 14, 38.

Mais délivre-nous du mal

La demande ne se trouve que chez Matthieu.

On peut traduire aussi bien *le mal*, *le malin*, ou *le mauvais*, avec ou sans majuscule, sous-entendant une force ou une personne. La question des fautes que nous commettons a déjà été abordée dans la demande sur le pardon. Ici, on ne parle donc pas du mal que nous faisons, mais de celui **qui nous est fait**. C'est une puissance destructrice, à laquelle le Notre Père demande, littéralement, que nous soyons **arrachés**. Et c'est en nous délivrant du mal(in) que Dieu ne nous fait pas entrer en tentation, fait que nous n'y succombions pas.

En ce sens, l'injonction chez Matthieu n'est pas une septième demande, mais elle explicite dans une formule d'opposition la demande numéro 6 : pas ceci, mais cela. Ne nous introduis pas en tentation, mais tire-nous au contraire de force hors du mal.

Délivre-nous du mal renforce et précise *ne nous soumet pas à la tentation*, comme la demande *que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel* renforce et précise *que ton règne vienne*.

L'ACCLAMATION FINALE

La formule ne se trouve que dans certains manuscrits de l'évangile de Matthieu. C'est un répons liturgique final traditionnel, une acclamation dite par tout le monde, qu'en termes techniques on nomme *doxologie* (parole à la gloire de Dieu).

On connaît, dès la fin du 1^e siècle, des formules conclusives diverses, dont celle qui est devenue la fin commune du Notre Père.

La retranscription du Notre Père dans la Didachè (ou Doctrine des 12 apôtres, fin du 1^e siècle) se termine par exemple ainsi : *Car c'est à toi qu'appartiennent la puissance et la gloire dans les siècles.*

L'Ancien Testament connaît ce genre de formules, par exemple en I Chroniques 29, 11 :

A toi, SEIGNEUR, la grandeur, la force, la splendeur, la majesté et la gloire, car tout ce qui est dans les cieux et sur la terre est à toi. A toi, SEIGNEUR, la royauté et la souveraineté sur tous les êtres.

Au temps de Jésus, ces répons étaient déjà en usage dans les prières juives, et le sont encore aujourd'hui. A l'office du sabbat, quand on ouvre l'armoire contenant les rouleaux de la bible, avant leur lecture, on dit : *A toi, Seigneur, la grandeur, la puissance, la gloire, l'éternité et la splendeur.*

On trouve de nombreuses formules similaires dans l'Apocalypse. En 7, 12, les anges proclament : *Amen ! Louange, gloire, sagesse, action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles ! Amen !*

Ces formules étaient des canevas, sujets à variations suivant les temps ou les lieux. Il n'y a donc pas lieu de sacraliser ces paroles – comme pour le reste du Notre Père, d'ailleurs ! Elles sont proclamation de foi, de confiance, de louange.

Dans les liturgies chrétiennes classiques, les lectures ou récitations sont aussi ponctuées de la formule doxologique trinitaire devenue universelle :

Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles, amen.

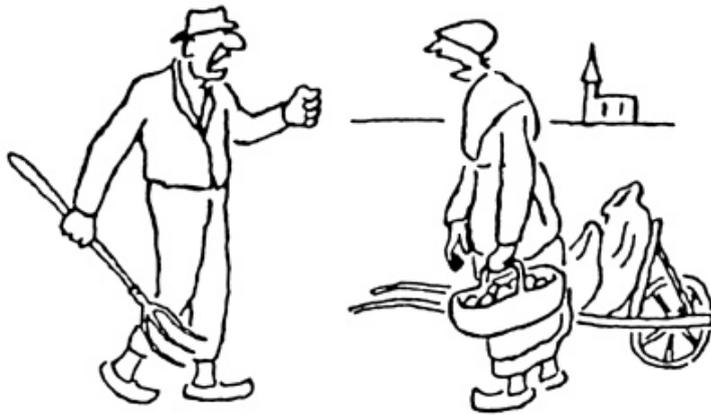
Dans le Notre Père, la doxologie est introduite par un *car*, qui relie à ce qui précède : Car c'est toi qui règne, père, et non le mal ! On retrouve ainsi la première demande, ce qui recentre pour terminer la prière sur Dieu.

On ajoute souvent en fin de prière : *Amen*, selon l'usage juif.

Amen est de l'hébreu, et signifie à peu près *oui !*, ou *c'est vrai*.

C'est devenu la marque de la fin de toute prière chez les chrétiens.





QUELQUES PRIERES BIBLIQUES

Ancien Testament

En plus des 150 psaumes, un exégète a recensé le texte de 85 prières.
Quelques exemples très divers :

Genèse 18, 22 à 32	Intercessions d'Abraham pour Sodome
Exode 32, 31 à 32	Demande de Moïse à Dieu d'absoudre les péchés du peuple après avoir détruit le veau d'or
Josué 7, 7 à 9	Appel au secours de Josué
I Samuel 1, 9 à 15	Anne prie pour avoir un enfant
I Rois 8, 22 à 53	Prière de Salomon lors de la dédicace du Temple
II Rois 19, 15 à 19	Prière du roi Ezéchias pour être sauvé de la menace assyrienne
Jérémie 14, 2 à 9	Supplication à Dieu lors d'une grande sécheresse
Esdras 9, 6 à 15	Confession des péchés au nom du peuple d'Israël

Nouveau Testament

Comme l'Ancien, le Nouveau Testament parle très souvent de croyants en prière. Il en cite aussi explicitement quelques unes.

Prières de Jésus :

Marc 14, 35 à 36	Prière à Gethsémani
Luc 10, 21	Merci à Dieu lors du retour de mission des 72 disciples
Luc 23, 34 et 46	Prières de Jésus sur la croix
Jean 11, 41 à 42	Prière lors de la résurrection de Lazare
Jean 17, 1 à 26	Jésus prie pour ses disciples qui vont se retrouver sans lui

Autres exemples :

Luc 1, 46 à 55	La prière de Marie (le magnificat)
Luc 2, 28 à 32	Siméon bénit Dieu pour l'accomplissement de ses promesses
Actes 7, 59 à 60	Etienne prie lors de son martyre

QUELQUES TEXTES MODERNES SUR LA PRIERE

Prier, ce n'est pas réciter des formules, c'est accueillir une inspiration. Rien ne désapprend autant de prier que de « réciter des prières » ! Personne ne sait prier sans consulter l'Esprit créateur, de même que personne ne sait parler s'il ne sait écouter.

Ayons la patience d'attendre que nous soyons devenus capables de L'entendre. Comme une eau qui devient transparente en se calmant, nous verrons très clair quand nous serons devenus très calmes. « Ce sont les eaux les plus paisibles qui s'émeuvent, dociles, au moindre souffle de vent ».

La prière, comme chaque sacrement, comme toute la vie chrétienne, est une participation à la mort et à la résurrection du Christ. Il faut mourir à nos volontés, à nos idées, à nos impulsions, et ressusciter à la volonté de Dieu, à son dessein de salut, à sa patience d'amour.

C'est long et cela fait mal de mourir ; c'est long et cela fait mal de revivre. Le Christ a mis *une nuit* à dire une demande du Pater : « Non pas ma volonté, mais la tienne ! », et nous, nous récitons le Pater en une glissade ! Mais quand on le dit ainsi, quand on le dit sans être mort et ressuscité dans l'Esprit, on fait une prière païenne sous le couvert d'une formule chrétienne, et voici à peu près ce que cela donne :

« Notre Père, restez dans les Cieux : ne vous occupez pas trop de nous, ne venez pas vous mêler de nos affaires. Tant que c'est moi qui conduis, je suis tranquille, mais si vous prenez le volant, Dieu sait où nous aboutirons !

« Que mon nom soit honoré, connu, estimé, ou au moins le nom de ma famille, de ma communauté...

« Que mon règne arrive, que mon influence s'étende, que mes possessions s'accroissent !

« Et surtout, que ma volonté soit faite ! (Prions-nous, spontanément, pour autre chose ?)

« Mon pain est en sûreté dans mon portefeuille, dans ma cave, dans mon frigidaire. Mais si, par hasard, Seigneur, il te plaisait de mettre dessus un peu de confiture, cela m'étonnerait, mais ce ne serait pas de refus. Mais, pour l'essentiel, il est bien évident que je ne compte que sur moi ; dans les choses importantes, on ne fait pas de poésie.

« Je pardonne pour acheter, pour mériter ton pardon.
« Ne nous envoie pas trop d'épreuves et de catastrophes.
« Et délivre-moi de mes ennemis.
Amen ! »

Louis Evely, La prière d'un homme moderne, Seuil 1969



Comment s'appelait-il, le premier homme qui a levé les yeux vers le ciel avec au coeur un sentiment indéfinissable, fait de peur, d'émerveillement, de conscience de sa puissance et de sa fragilité ?

Comment s'appelait-il ce premier priant qui a levé les mains vers le ciel dans un geste suppliant et confiant, terrassé d'angoisse et d'admiration, étonné de vivre encore dans un monde à la fois accueillant et hostile ?

Il n'avait peut-être pas de nom. Mais se dressant ainsi, seul dans l'univers, face au mystère des forces inconnues, il a pris un nom : il est devenu «homme».

Au plus intime de son coeur, Dieu se révèle à l'homme. Commence ainsi une «histoire» entre le créateur et l'homme, l'histoire chaque fois recommencée avec chaque être qui, levant les yeux, appelle Dieu par son nom.

Certes, les visages et les noms de Dieu varient avec les religions, les traditions et les cultures. Mais nous ne pouvons qu'être frappés par la similitude des mots, des attitudes, des gestes, des symboles, des dessins qui expriment la prière des hommes sous quelque latitude qu'ils soient.

Jean-Philippe Chartier, La prière des hommes, revue «Prier», hors série No 9



Prier, c'est arrêter le temps
et traverser l'écran,
découvrir la face cachée
des êtres et des choses.

Prier, c'est pousser la porte
et se retrouver au confluent
des univers,
près de Dieu et près des hommes.

Prier, c'est briser la coquille
de nos carapaces
et se frayer un chemin
à travers les ronces.

Prier, c'est dénicher les stries de lumière
accrochées aux événements,
c'est ouvrir la fenêtre
et regarder le soleil
qui se roule sur l'horizon ;

c'est s'arracher au temps,
se couler dans l'éternité
et revenir irradié ;

c'est percer la réalité
de multiples ouvertures
où s'engouffrera la lumière
de l'Autre,

c'est ouvrir le passage,
comme on ouvre une écluse.

Prier, c'est communiquer.

Charles Singer, Prier, Desclée, 1979



La prière ne va pas sans une foi, la foi en Dieu. Mais il est vrai aussi, inversement, qu'il n'y a pas de foi véritable sans prière, c'est-à-dire sans une relation entre Dieu et nous. Autrement la foi ne serait qu'une construction de l'esprit. Elle n'aurait pas de chair. Elle n'aurait pas de vie.

Ainsi la foi nourrit la prière et la prière nourrit la foi. On prie parce qu'on croit en Dieu, mais il arrive aussi qu'on prie un Dieu auquel on ne croit pas, ou si mal, justement pour obtenir la foi. On prie pour trouver Dieu.

Finalement foi et prière se tiennent comme deux mains jointes. La foi n'est pas un objet qu'on possède, un caillou qu'on tient dans ses mains, c'est une quête et une conquête sans cesse recommencées, dont la prière est tout ensemble l'expression et l'instrument.

*J.-P. Dubois-Dumée, La prière, Pourquoi ? Comment ?
Desclée de Brouwer, 1987*



Qui marche à la suite du Christ se tient à la fois auprès des autres et auprès de Dieu, il ne sépare pas prière et engagement.

La prière est une force sereine qui travaille l'être humain, le remue, le laboure, ne le laisse pas fermer les yeux face au mal, aux guerres, à tout ce qui menace les faibles de la terre. Il en tire des énergies en vue d'autres luttes, pour permettre aux siens de subsister, pour transformer la condition humaine, pour rendre la terre habitable.

Frère Roger de Taizé, Prier ensemble, Centurion, 1988

On pense ne pas savoir prier. C'est dans le fond sans importance, car Dieu entend nos soupirs, connaît nos silences. Le silence est le tout de la prière et Dieu nous parle dans un souffle de silence, il nous atteint dans cette part de solitude intérieure qu'aucun être humain ne peut combler.

Frère Roger de Taizé



Dieu est partout. Il est ici.
Si vous ne le trouvez pas, il est inutile d'aller le chercher ailleurs.
Ce n'est pas lui qui est absent : c'est nous...

Métropolitain Antoine Bloom



La prière est à notre âme ce que la pluie est à la terre.
Si la pluie manque, tout ce que vous ferez ne servira de rien.

Abbé Nodet, Extraits de «Pensées du curé d'Ars», Desclée de Brouwer



Demande à Dieu de bénir ton travail,
mais n'exige pas en plus qu'il te le fasse.

K.H. Waggenerl



Qui ne sait pas dormir n'a qu'à aller à l'église.
Qui ne sait pas prier n'a qu'à aller en mer.

Proverbe danois

LE COURAGE D'OSER

C'est quoi, prier ? Parler ? A qui ?

A moi-même ou à un autre ?

J'aurais l'air ridicule, de parler toute seule ?

Cela sert à quoi, ces paroles jetées en l'air...

Prier, c'est une histoire de **relation**, de communication avec quelqu'un qu'on ne voit pas, Dieu. On peut s'adresser à lui sans forcément le connaître, tout en sachant qu'il existe. C'est comme cela qu'il s'est présenté à son peuple, à Moïse : *je suis*. Alors un jour on tente, on essaie. Parfois, c'est un parent qui nous apprend, on entend des prières à l'église. Prier porte en soi une notion communautaire. Les humains ensemble se sont adressés à Dieu.

La prière faite « seul » initie une relation personnelle à Dieu. Qu'est-ce qui nous y pousse ? Le sentiment d'une présence « autre » ? L'habitude de dire sa prière avant de se coucher ? Le besoin de ne pas se sentir complètement isolé ? L'exemple des autres ? Prier est une histoire de relation. Comme toutes les rencontres, chacune est différente et particulière.

Prier, c'est **oser**. Oser faire appel à quelqu'un d'autre que soi-même. Oser tendre une main vers une existence qu'on ne voit pas avec nos yeux. C'est oser aussi, par cet Autre que nous sollicitons, faire un pas de plus vers nous-même. Etre pardonné par Dieu, c'est aussi se pardonner à soi-même. C'est pouvoir se regarder avec compassion.

Prier, c'est aussi **faire confiance** à la grande aventure spirituelle, c'est s'inscrire dans la continuité de la relation avec Dieu, c'est faire confiance aux textes bibliques qui nous disent que lorsqu'on s'adresse à lui, il répond. C'est même lui qui a parlé le premier.

Prier, c'est savoir qu'une communication avec un ami ne se fait pas toujours sur la même forme, dans le même lieu, au même moment. Avec un ami, il nous arrive de rire, de pleurer, de demander de l'aide, d'offrir notre disponibilité, d'être attentif à ce qu'il nous dit, et de savoir qu'on peut aussi se confier dans le plus intime de nous-même. Peut-être que le plus précieux

avec un ami c'est de pouvoir se montrer sous un jour peu avantageux pour notre dignité humaine, c'est pouvoir dire : *je n'y arrive pas*. Prier, c'est un **défi**. C'est un plongeon dans un inconnu qu'on ne peut maîtriser, qu'on ne doit pas vouloir maîtriser.

C'est comme cela que je conçois une communication vivante dans la prière à un Dieu qui se présente à nous comme notre Père, en Jésus Christ. Il se présente comme une source qui désaltère, élément indispensable à notre vie. La prière vers notre Père prend de multiples formes, du remerciement à la révolte, de la plainte à l'élan d'amour, de la demande à la soumission.

Jésus Christ priait souvent. On nous dit qu'**il s'isolait** pour cela. Cela évoque l'histoire des grands prophètes de l'Ancien Testament dont la rencontre avec Dieu avait souvent lieu dans le désert, en haut d'une montagne. Elie est sorti de sa grotte après le fracas du tonnerre, pour entendre le bruissement ténu de la présence de Dieu. C'est cette présence dans le silence que Jésus recherchait aussi, loin du fracas des humains.

La vie peut nous déstabiliser rapidement. La fatigue, les soucis, les tensions avec les autres nous forcent parfois à avoir des attitudes que nous regrettons. Beaucoup de nos comportements existent souvent en fonction des autres et non de nos propres convictions. C'est parfois difficile de faire autrement. Je pense pourtant qu'une des fonctions de la prière dans une solitude choisie nous permet de nous recentrer sur l'essentiel. Nous permet de prendre le recul nécessaire pour analyser les choses qui se passent au fond de nous, et du coup de se mettre à l'écoute de Dieu. Il nous aide alors à comprendre les choix à faire, les décisions à prendre. **Se mettre à l'écoute de Dieu**, c'est d'abord un soulagement des tensions qui nous habitent, ne plus être obligé d'être invincible, comprendre sous son regard ce qui se passe en nous, faire la part des choses des agressions dont nous sommes victimes, et ce qu'au fond de nous nous ne voulons pas abandonner.

Se mettre sous la présence de Dieu est reposant, rassurant. Mais la suite peut être éprouvante aussi. Car parfois comme Jonas nous comprenons très bien ce qui nous est demandé, mais nous n'en avons pas du tout envie. Et nous savons que Dieu a de la patience, qu'il va attendre que nous soyons

prêts. Prêts à dire comme Jésus : *que ta volonté soit faite... et non la mienne*. Cela revient à dire à chaque fois que nous disons le Notre Père : « je me mets à ton service ».

Jésus a dû toute sa vie combattre les forces qui font agir l'humain contre sa propre cohérence. Jésus a combattu avec la prière, et il nous encourage à faire de même.

Prier, c'est accepter que **Dieu s'invite chez nous**. La prière est une mise en relation avec celui qui n'est pas comme un objet à saisir, mais qui nous habite nous, êtres humains. Jésus a su se faire habiter pleinement par son Père. Il a su ne pas compter sur ses propres forces mais sur celles de Dieu. Il a su demander à Dieu ce dont il avait besoin. Il a su reconnaître l'Esprit de Dieu, l'Esprit Saint qui le visitait. Il a expérimenté l'efficacité de la prière dans ses paroles, ses actes de guérison, ses résistances au mal. Par Christ nous savons que la prière est efficace. C'est à nous de faire vivre la relation avec un Père qui nous aime, nous connaît et veut notre bonheur. Dieu sait ce qu'il nous faut mais il a pourtant besoin que nous fassions nos demandes, que nous fassions vivre ce lien qui nous relie à lui.

Chacun est invité à découvrir de quelle façon ses prières sont exaucées. Un jour, à ma grande surprise, un pasteur a déclaré : *s'il n'y avait pas tous ces gens qui prient, il y aurait bien plus de catastrophes dans le monde !* Finalement, pourquoi pas ? De même que la résurrection est la réponse extraordinaire de Dieu à la mort de Jésus, de même ses réponses à nos prières sont toujours de l'ordre de l'inattendu. C'est peut-être pour cela que nous ne les comprenons pas toujours.

Et quand, dans le secret de notre foi, nous osons reconnaître que notre prière est exaucée, que ce n'est pas un hasard, nous ne savons pas comment exprimer cette **joie indicible** : joie de se savoir humainement limité et pourtant existant aux yeux de Dieu, joie d'être honoré de sa présence, joie d'être habité. Joie de sentir l'existence de celui qui nous accompagne, joie de se sentir aimée.

Laurence

LA FIGURE DU PERE : QUELQUES REFLEXIONS

Nos églises se vident...

Les jeunes, en particulier, semblent prendre leurs distances par rapport aux propositions de leurs communautés chrétiennes, pour ne revenir à une forme de pratique rituelle que plus tard, bien souvent lorsqu'ils sont eux-mêmes devenus parents et qu'ils se sentent concernés par l'éducation spirituelle de leurs propres enfants.

En même temps, il paraîtrait que ce phénomène soit plus fort chez les chrétiens que dans d'autres religions. Comme si nos jeunes avaient honte de leurs pratiques religieuses chrétiennes, au moment de l'adolescence.

Nous semblons condamnés à quitter ce giron communautaire trop marqué des empreintes parentales, pour, dans une forme de « désert », retrouver nos propres raisons de croire, dépoussiérer nos racines religieuses et réinventer notre cheminement spirituel...

Rien de très étonnant à cela, puisqu'il en va de même dans tous les autres aspects de notre vie, de nos goûts culturels à nos choix politiques, de notre vision de la famille à nos options professionnelles.

Bien que dans la plupart des cas nous finissions par embrasser des choix très proches de ceux de nos parents – on n'évacue pas aussi facilement des dizaines d'années d'influences familiales - il semblerait bien que nous ne puissions faire l'économie de ce détour pour forger notre propre identité.

Nos églises se vident...

Et si c'était la faute de Dieu ?

Puisque cet éloignement fait partie d'un mécanisme normal et utile au plan individuel, il ne pouvait, en toute logique, en être autrement au plan spirituel, dans une religion comme la nôtre, où Dieu revendique et assume de prendre la place du Père.

Quand, de surcroît, on parle de l'Eglise comme de notre Mère, il est encore plus facile de comprendre pourquoi les enfants que nous sommes doivent accepter, comme dans l'histoire de chacun(e), les cinq étapes fondamentales suivantes de croissance et de maturation.

Le temps de la gestation

Nous n'avons pas demandé à venir au monde. Nous n'avons pas choisi non plus le lieu de notre enracinement spirituel premier. Si nous existons dans la pensée de Dieu avant notre conception biologique (Jérémie 1, 5), avant notre création, et depuis toute éternité (Genèse 1, 26), nous pouvons être assurés que quelque chose de nous vient de lui, que nous portons en nous une trace de sa paternité un peu comme on porte les éléments génétiques de nos parents biologiques.

Nous pouvons ainsi nous redire que nous sommes issus d'un Amour qui existait avant nous. Et cette certitude peut s'avérer puissamment signifiante pour notre vie d'aujourd'hui.

La mise au monde

Elle ne se fait pas sans souffrance. Mais elle n'est qu'un début, la première étape d'une longue série de séparations vitales. Sortir de notre mère permet de la reconnaître, de l'admirer, en face à face, de nouer avec elle une relation intime, amoureuse et reconnaissante. Le Père est pour beaucoup dans notre capacité à nous détacher symboliquement de notre mère, avec laquelle nous vivons dans une symbiose confuse durant les premiers mois de notre vie.

Dieu serait-il celui qui nous pousse à sortir de nos Eglises pour exercer enfin avec elles un partenariat fertile ?

Les chemins de l'éducation (du latin educere = conduire hors de...)

Jésus a fait l'expérience d'une éducation juive traditionnelle (Luc 2). Cependant, malgré tous les clichés que nous connaissons de la famille juive et de la puissance de l'amour maternel dans ce contexte, particulièrement à l'égard des fils (voir la magnifique filmographie de Woody Allen), le moins

que l'on puisse faire est de constater que l'appel du Père, loin d'être d'abord normatif pour Jésus, le pousse à toutes les audaces, comme de se démarquer des autres enfants et de choisir d'accepter cette tension créative entre obéissance et originalité (Luc 2, 47ss). Rien de brimant dans cette éducation qui laisse Jésus devenir qui il est vraiment, quoi qu'il advienne.

A sa mort, Jésus nous indiquera lui-même la voie en nous confiant Marie comme mère pour que nous aussi goûtions à ce genre d'éducation-là (Jean 19, 25 à 27), et fassions de plus grandes choses encore que lui (Jean 14, 12).

La crise d'adolescence et son cortège de ruptures nécessaires

C'est une étape primordiale, car elle nous permet de prendre conscience que les expériences relationnelles que nous avons faites avec nos parents ne sont pas toutes positives. C'est l'époque de l'émergence de la contestation des modèles reçus, c'est le temps de l'abandon aussi de certaines illusions. Cette deuxième naissance, accompagnée de tout un cortège de mutations physiologiques et psychologiques, est une période à la fois de fragilité et de grande vitalité.

C'est la sortie du moule de l'Eden originel pour l'apprentissage de la vie, « les pieds sur terre ».

La phase de maturation et l'émergence de sa personnalité adulte

Chaque fois que je dis à Dieu *Notre Père*, je me place vis-à-vis de lui dans un rapport à la fois naturel et ambigu. Suivant où je me trouve dans mon propre cheminement personnel et spirituel, je vais concevoir à son égard des sentiments très différents, de l'amour passionné à la haine froide, en passant par la méfiance, la honte et le dédain, pour aboutir un jour peut-être à une relation plus sereine faite de fierté, de respect et de reconnaissance mutuelle.

C'est peut-être cela que le Décalogue exige de nous lorsqu'il nous demande - première exigence positive après plusieurs interdits : *honore ton père et ta mère*. Rends honneur à la source de ta vie et deviens canal par lequel cette

vie peut s'écouler vers le monde. Nous pourrions le comprendre un peu comme : *Intègre bien l'image de ton père et de ta mère et fais de même !* Prends dans cette expérience ce qui t'est nécessaire et construis-toi une identité d'adulte. Et pour cela, intègre à la fois toute ton expérience d'enfant, ainsi que toutes les images parentales positives et bienveillantes que tu as rencontrées sur ton chemin. Puis transmets cet héritage à ton tour. Et la manière la plus naturelle de le faire est de donner et d'accompagner la vie à son tour. En effet, quoi de plus honorant pour des parents que de devenir grands-parents et de savoir que leurs efforts éducatifs ont porté leurs fruits.

Et ces fruits portaient en eux-mêmes leur semence...

Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon (Genèse 1, 31).

Fabien



PARDONNER COMME...

Nous avons déjà mentionné la différence entre le texte de Matthieu et celui de Luc (voir p. 27). Voici ce que dit Luc : *Remets-nous nos péchés* (hamartia, en grec), *car nous-mêmes nous remettons à toute personne qui nous doit*. Quant à moi, je m'en tiens résolument au texte de Matthieu qui me semble plus clair et plus porteur : *Remets-nous nos dettes comme nous aussi avons remis à ceux qui nous doivent*.

Remets-nous...

Le verbe utilisé (*aphiêmi*) signifie : lâcher, lâcher prise, laisser aller, donc remettre une dette. Il apparaît souvent dans le sens de *laisser*.

Trois exemples chez Matthieu :

- ° *Laisse les morts enterrer leurs morts...* (8, 22)
- ° *Laissez les enfants et ne les empêchez pas de venir à moi...* (19, 14)
- ° *... et vous ne laissez pas entrer (dans le Royaume des cieux)...* (23, 13)

Dans le Nouveau Testament, c'est le principal verbe employé pour signifier le pardon. C'est génial de prendre conscience de l'image que ce verbe exprime : *lâcher, desserrer les mains*. Tout le contraire de *serrer à la gorge*, le geste du débiteur impitoyable dans la parabole souvent citée en parallèle : Matthieu 18, 21 à 35. Dans cette histoire, le serviteur qui s'est vu remettre une dette colossale par son maître, *serre à la gorge* (verbe grec *pnigô* : étouffer) un camarade de service qui lui doit une petite somme.

Par rapport à cette suffocation, le lâcher prise exprime une action exactement contraire. Là, nous touchons du doigt la signification profonde de pardonner qui est un **lâcher prise** : il ne s'agit pas d'oublier, ni de banaliser en disant : « Cela n'a pas d'importance ». Il s'agit de libérer : « Tu es libre par rapport à moi. Tu m'as fait du tort, mais je ne te tiens plus enfermé dans ce tort, je te laisse aller, tu ne me dois plus rien par rapport à cela ». Même si la blessure est encore là, même si le tort déploie encore ses effets, ce lâcher prise est possible ; il marque une étape décisive dans un cheminement souvent long.

... nos dettes...

Matthieu s'en tient au vocabulaire de la dette, alors que Luc passe de *péché* à *débiteur*.

Le terme employé par Matthieu dans ce verset, *opheilêma* : dette, vient du verbe *opheilô* : devoir, être redevable.

Dette est un mot lourd aux résonances multiples : économiques, financières, psychologiques. La dette est souvent un fardeau sur la tête d'une personne, d'une famille, voire d'un peuple tout entier.

Les dettes à l'époque

Une dette en Antiquité pouvait vite conduire à la prison ou à l'esclavage. Dans l'Ancien Testament, nous trouvons deux dispositifs régulateurs pour corriger les effets dévastateurs de la dette.

L'un est le système du **rachat**. Lorsqu'un Israélite tombait en esclavage pour dettes, un proche parent pouvait le racheter en versant une somme pour sa libération (Lévitique 25, 47 à 49). Le parent qui accomplissait cette libération était le *goël*, terme hébreu qui a été traduit en français par *rédempteur* (= celui qui rachète). Ce mot a connu un approfondissement de signification dans la personne du Christ, celui qui par excellence rachète, libère tous ceux et celles qui sont esclaves d'une manière ou d'une autre...

L'autre dispositif est celui de **l'année sabbatique**. Tous les sept ans, il était prévu de remettre les dettes, de libérer les esclaves israélites et de laisser reposer la terre (Deutéronome 15, 1 à 15 ; Lévitique 25, 1 à 7). Et tous les 7 fois 7 ans, il était prévu de célébrer l'année sabbatique par excellence : le Jubilé. *Vous déclarerez sainte la cinquantième année et vous proclamerez dans le pays la libération pour tous les habitants...* (Lévitique 25, 10).

L'idée était de remettre les compteurs à zéro, les pendules à l'heure, permettre un nouveau départ à ceux qui avaient mal tourné, en se rappelant que la terre appartient au Seigneur, le Créateur et le propriétaire, en fin de compte, de toute richesse. Le but était aussi de rééquilibrer la société, de corriger les inégalités sociales qui avec le temps se renforcent, se creusent et aboutissent à des fractures.

On peut penser ici au New Deal de 1936 aux USA, nouvelle distribution de richesses pour corriger les effets catastrophiques de la grande crise de 1929.

Le problème, c'est que le Jubilé n'a semble-t-il jamais été appliqué. Il est resté comme un programme prophétique à l'horizon du peuple des croyants. Mais quelques théologiens voient dans *remets-nous nos dettes...* une allusion au Jubilé et à Lévitique 25.

Les dettes aujourd'hui

A Sur le plan international, la **dette extérieure** est un problème lancinant pour beaucoup de pays du Tiers Monde. Le *Notre Père latino-américain* de Mario Benedetti (1960) en parle à plusieurs reprises tout en rappelant que les créanciers du Nord (USA, etc) ont d'énormes dettes envers les peuples d'Amérique latine.

Au sujet de la dette extérieure d'un pays comme le Mexique, il vaut la peine de lire intégralement l'éblouissante lettre d'un chef aztèque aux gouvernements européens, intitulée : *La véritable dette extérieure* (mars 2000, les deux textes sont à disposition en annexe au dossier).

B La dette n'est pas seulement un problème international, elle pèse parfois très lourd sur des **familles** qui se sont endettées par le petit crédit par exemple, sans oublier les agriculteurs. La dette peut être aussi **psychologique**. Combien de parents n'ont-ils pas dit à leur fils ou leur fille : *Après tout ce que nous avons fait pour toi !* Il est parfois très pesant de se sentir redevable. Et certains n'aiment pas recevoir de cadeau ni être invités pour un repas, précisément parce qu'ils ne supportent pas d'être redevables. Cette demande du Notre Père nous atteint donc à plusieurs niveaux de notre être personnel et collectif.

... comme nous aussi avons remis à ceux qui nous doivent

La tournure *aphêkamen* est au parfait : nous avons remis, c'est fait. Cela pourrait laisser entendre que notre pardon précède celui de Dieu, qu'il est une condition pour obtenir le pardon de Dieu. Mais le pardon de Dieu est premier. Pensez au *de profundis*, le Psaume 130 : *Auprès de Toi (Seigneur) se trouve le pardon : c'est pourquoi Tu dois être respecté* (verset 4). Nous sommes des pécheurs pardonnés, débiteurs libérés par la grâce première

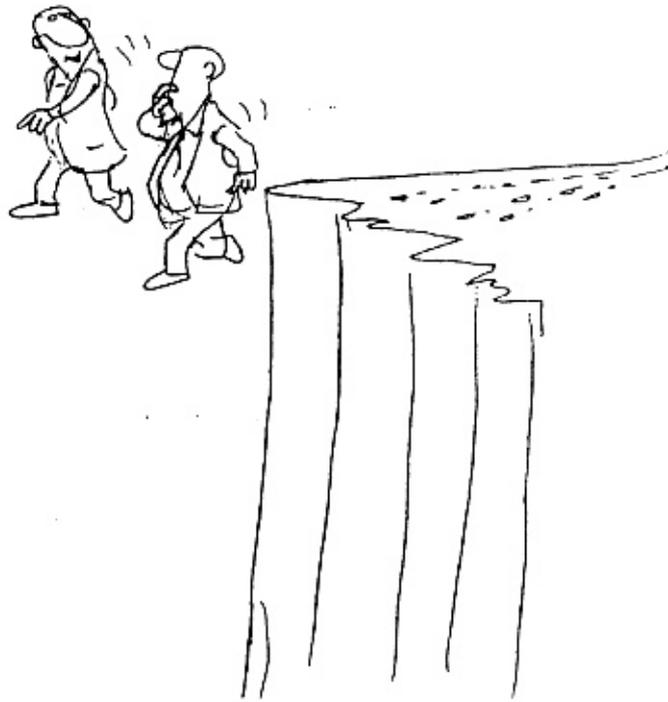
et fondatrice de Dieu, et nous avons à mettre en pratique le pardon reçu. Nous sommes des canaux par lesquels passe le pardon libérateur de Dieu. Si nous bloquons la libération reçue et ne la transmettons pas plus loin, nous nous excluons nous-mêmes de cette libération, comme le serviteur impitoyable de la parabole.

Parmi les parallèles à cette demande du Notre Père, voir Luc 7, 47, la femme qui parfume les pieds de Jésus. En parlant de cette femme, Jésus affirme : *ses nombreux péchés ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ; celui à qui il a été peu pardonné, aime peu.* Ce verset indique un pardon qui va **dans les deux sens** : parce qu'elle a beaucoup aimé, elle est beaucoup pardonnée ; parce qu'elle a été beaucoup pardonnée, elle aime beaucoup.

A leur manière, les auteurs latino-américains cités plus haut signalent aussi que la remise des dettes va dans plusieurs sens, pas dans un sens unique. Oui, le Sud a son mot à dire !

Pierre

SI VOUS COMMENCEZ
À DOUTER C'EST
FICHU



ABOUN

Notre Père Our Father Vater Unser Padre Nostro ...

Que nous enseignent le son et le geste, dans la richesse de leur pauvreté ?

Du geste au mot, tel était le nom de l'atelier que j'ai co-animé en 2003, au camp biblique œcuménique de Vaumarcus. Les participants ont pu y expérimenter le lien étroit entre le geste et le mot. Ils ont constaté avec étonnement, voire stupeur, qu'ils étaient capables de retrouver le mot que l'un d'entre eux leur «disait» par son geste, sans un son, sans «code» gestuel préétabli. Seule «aide» : ce mot appartenait à un groupe de mots connus, répertoriés par tous.

Non, il ne s'agissait pas de dessiner l'objet dans l'espace - le mot était souvent d'ailleurs de caractère abstrait - mais bien de faire vibrer, d'irradier son sens dans un geste, de l'incarner au sens le plus concret du terme, de telle sorte qu'il devienne perceptible, compréhensible, visible pour autrui.

Ainsi une des participantes nous a-t-elle fait découvrir «la perle» , assise par terre, en allongeant tout son tronc le long de ses jambes dans une caresse délicate, et le geste de ses mains qui a prolongé ouvrait une bulle immense dans l'espace, jusqu'à la faire se dresser debout, rayonnante. Une telle description rend bien mal la qualité du geste, qui donne le sens complet.

Privés de parole, ils ont redécouvert toute la **puissance du geste**. Faire un geste, c'est ouvrir la porte à l'impulsion qui m'anime, émotion-pensée-perception. La laisser s'ex-primer, sortir, ouvrir la porte à celui qui reçoit ce geste, et lui permettre ainsi d'entrer dans mon monde.

A l'inverse, certaines pratiques méditatives réduisent le geste à sa seule dimension vitale, la respiration, et cherchent à laisser le son donner toute sa puissance. Ainsi, la *prière du cœur*, le mantra *AOUM*, ou la récitation

du chapelet (1). Dans ce dernier en particulier, ce n'est plus tant le sens des mots qui est présent - ils sont dits à une vitesse qui les rend incompréhensibles - que l'espace vibratoire qu'ils créent.

Thérèse d'Avila, grande championne de l'oraison, pendant laquelle l'âme converse en silence avec la Présence divine, soulignait cependant que le chapelet pouvait aussi être une excellente forme de prière. Si cela convient à telle sœur, il est bon qu'elle fasse ainsi.

Ces priants, geste réduit à sa plus simple expression, donnent au son toute sa puissance, cherchant aussi à ouvrir des portes, à mettre des mondes en relation : leur réalité d'aujourd'hui et celle de demain, le monde visible et le monde invisible...

Clé d'une porte, un des caractères communs au son et au geste.

Mais je ne fais pas ici une étude comparée de l'un et de l'autre ! Ces remarques visent simplement à attirer l'attention sur la **relation geste-son**.

C'est elle que j'ai expérimentée en effet, avec plusieurs groupes, de 1985 à 1996, de façon suivie, à travers des stages intensifs.

Parallèlement, j'ai pris connaissance des travaux du «père professeur» Marcel Jousse, comme il aimait à se présenter. Ce jésuite né en 1886 s'est préoccupé très tôt, dès l'âge de 12 ans, de savoir dans quelle langue s'exprimait Jésus de Nazareth. Ses recherches l'ont amené à explorer tout un langage gestuel, le rythme du langage verbal (avec l'abbé Rousselot, au laboratoire de recherches de phonétique expérimentale et de rythmique du Collège de France, entre autres), et j'ai trouvé dans ses conclusions une confirmation et un complément à mes propres observations.

Celles-ci ne se limitent pas aux stages cités, mais sont quotidiennes dans ma pratique de la danse classique. Et de même que j'utilise le son pour vérifier la fluidité du geste - une crispation musculaire infime retentit aussitôt dans la voix - de même j'ai rencontré plusieurs professeurs de chant qui utilisent le geste global pour faire comprendre la qualité du son recherché.

Tout à fait logique selon Marcel Jousse : il souligne que l'expression orale est un micro-geste, et le professeur Guberijna appuie sa méthode d'apprentissage du langage pour jeunes sourds de naissance sur cette étroite relation.

Ainsi, pour affiner la prononciation du B et du P, très similaires dans le mouvement visible des lèvres, il invite les enfants à des gestes de lâcher-prise sur le B - que nous retrouvons dans notre vocalisation spontanée *Bababababba*, pour «calmer le jeu», et propose des gestes jaillissants pour le P, comme les *pom pom* ou *pa-papa-pa-pa-pa* (lire : noire-croche, croche-noire-noire-noire) qui nous viennent pour soutenir une marche.

Les observations que je présente dans le tableau de la page suivante réunissent donc les réponses des quelques centaines de personnes qui ont suivi mes stages, ma propre recherche gestuelle, les conclusions et affirmations d'autres chercheurs.

Trois colonnes au tableau :

Son

Désigne la voyelle ou la vocalisation proposée

Image intérieure

Désigne ce que les participants disent de leur sensation intérieure, la plupart du temps traduite dans une image

Geste «récapitulatif»

Geste proposé en station debout, visant à rassembler les caractéristiques des images intérieures décrites

Son	Image intérieure et/ou couleur perçue/s	Geste récapitulatif
OU	Grotte, caverne, caverne sous-marine, cocon Plus «dedans» Rond-bulle	Pieds bien à plat Jambes pliées, torse enroulé en avant, la tête vers les genoux, bras arrondis devant soi
I	Éirement, ligne lumineuse le plus souvent verticale, parfois horizontale, colorée en rouge orangé, jaune d'or	Dérroulement de soi dans la verticale, en étirant à travers la plante des pieds et le sommet de la tête
A	Ouverture, espace, largeur ; souvent décrit comme plus «extérieur» par rapport au OU, lorsqu'il était proposé comme voyelle en alternance	Ouverture des bras depuis le milieu du dos (hauteur du cœur), à la hauteur où l'angle d'ouverture est le plus grand, juste là où ils sont attachés au buste

Ce décryptage de quelques vocalisations de base nous permet de visualiser le geste né de quelques mots ainsi «lus», et ce geste à son tour va nous enseigner. Trois exemples :

IESHOUA (Jésus, en hébreu)

Geste-son

Du geste-I qui nous étire dans notre verticale, nous ployons vers le geste-OU, en passant très logiquement par le E ; du geste-OU, jaillit la largeur

du A dans un déploiement qui parcourt toutes les directions, à la manière d'une fleur qui s'épanouit.

Lecture possible du geste

La verticale, lien entre «ciel et terre» ou prototype de l'être humain accompli, redressé, se ploie, s'enroule jusqu'à une «intention graine», ou fœtus, vers ce lieu décrit dans les images des participants comme *caverne... ventre?... tombeau ?*, et ressurgit, comme l'une des dimensions irradiantes du A, avec cette largeur rayonnante en plus.

La présence des consonnes n'est pas anodine. Notons simplement déjà qu'elle apporte un souffle très porteur.

ALLELUIA (Vive Dieu, en hébreu)

Geste-son

Du son A très large, nous nous enroulons, en balayant les horizons, à travers le LE puis le LOU. Une fois ces horizons, ou dimensions, rassemblé(e)s dans le geste-OU, le rejaillissement s'organise : d'abord naît l'étirement du I, duquel va s'élargir le geste-A.

Ce geste est particulièrement instructif travaillé à plusieurs, en cercle. Cela peut se faire en se tenant les mains. Cela induit un déplacement avant-arrière qui découle du geste de chacun.

Lecture possible du geste

Nous partons d'une intention universelle, avec ce geste-A très large. L'enroulement amène à une très forte densité, qui va se manifester dans une nouvelle organisation du geste. Ce nouveau passe par le redressement-étirement. Cela signifie que la personne qui fait ce geste a parcouru au moins ses trois dimensions de profondeur, longueur et largeur.

«Faire l'Alleluia» rassemble, densifie et restructure. Une re-création?

ABBA (Père, en araméen)

Geste-son

Du A qui déploie l'être dans sa largeur, une détente induite par la prononciation du B laisse revenir à la pose initiale. Le A suivant renvoie, avec la souplesse du B, dans un déploiement large et doux.

Lecture possible du geste

L'impulsion initiale rayonnante dans le A nous parle de soleil et de joie. Ce sont le geste et le son spontanés à l'arrivée d'un ami par exemple.

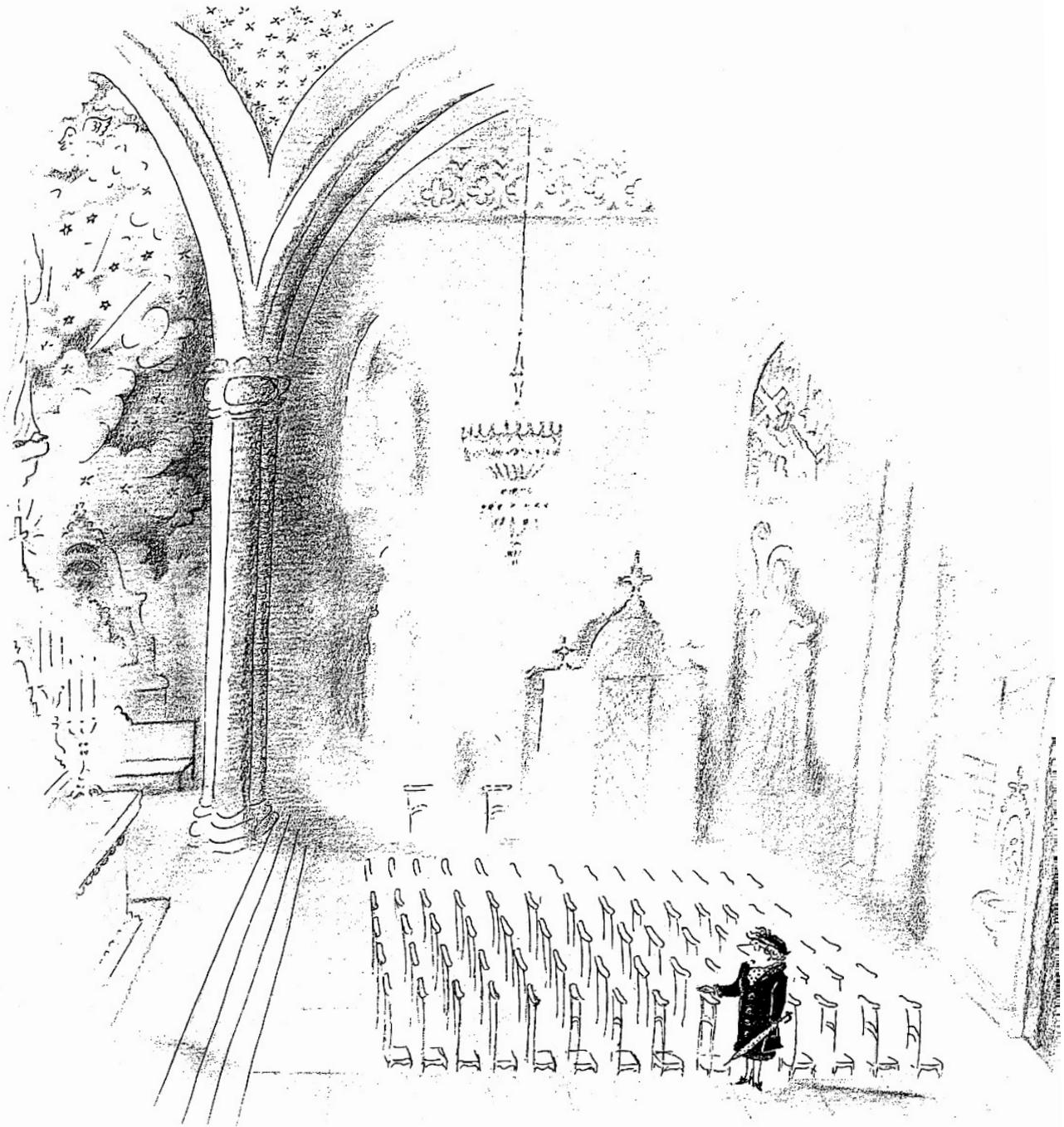
La détente du B qui suit peut être vécue comme l'accueil, chez nous, de cet ami. Je suspends, pour le laisser entrer, mes démonstrations d'amitié, pour les reprendre ensuite, dans une douce intimité.

Marie-Pascale

(1) Prière du coeur : prière rythmée par la respiration, qui porte par exemple les mots suivants : *Seigneur, Fils du Vivant, penche-toi vers moi*, surtout pratiquée par les chrétiens orthodoxes

Aoum : prière de méditation hindouiste et bouddhiste, qui répète ce mot en le faisant vibrer, pour un éveil de la conscience

Récitation du chapelet : suite de prières, enchaînées les unes après les autres, en se repérant sur le chapelet, catholique ou musulman par exemple : objet qui a l'aspect d'un collier, avec les signes distinctifs et symboliques de la religion concernée



- Bon, maintenant, la balle est dans votre camp.

Sempé

TABLE DES MATIERES

Le texte du Notre Père, version actuelle et dans les évangiles	3
Introduction au texte	6
Le Notre Père chez Luc et Matthieu	8
Plan du Notre Père	11
Notre Père et prières juives	12
L'adresse	16
Nom, règne et volonté	19
Pain, pardon et tentation	25
L'acclamation finale	32
Quelques prières bibliques	35
Quelques textes modernes sur la prière	36
Le courage d'oser	41
La figure du Père : quelques réflexions	44
Pardonnez comme...	48
Aboun	53

Ce dossier a été établi par :

Laurence Berlot Pierre Campiche Laurent Lavanchy
Marie-Pascale Le Bé André Monnier
Fabien Moulin Bernard van Baalen

**Il a été édité en juin 2004 pour le Camp Biblique Oecuménique
de Vaumarcus**